

Préalables à toute clinique des psychoses

Jean Oury

Dialogue avec
Patrick Faugeras

Préalables à toute clinique des psychoses

Collection "Des Travaux et des Jours"



 érès

Les entretiens qui sont à la base de cet ouvrage et qui en constituent la matière se sont déroulés au cours de l'été 2009 à la clinique de La Borde. Je remercie bien sûr Jean Oury de s'être laissé aller au jeu de l'entretien avec autant de disponibilité et d'authenticité. Mes remerciements vont tout autant à ceux qui, patients et soignants, ont su, pendant ce séjour, si bien m'accueillir, qu'à Danielle Roulot qui a bien voulu assurer la relecture du manuscrit et dont la culture et la sagacité me furent précieuses. Enfin, je remercie mes amis Michel Minard, Alain Castera, Dominique Fabre, ainsi que Hanna Slomczewska, qui m'ont, à propos de ce projet, très affectueusement soutenu dans un moment difficile. Merci enfin à mes collègues du « Mas Chalou » qui supportent avec humour et mansuétude mes nombreuses distractions et absences.

Patrick Faugeras

Conception de la couverture :

Anne Hébert

Illustration :

Photo © P. Faugeras

Version PDF © Éditions érès 2014

CF - ISBN PDF : 978-2-7492-3321-5

Première édition © Éditions érès 2013

33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France

www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Introduction	
Le précaire et l'aléatoire	
<i>Patrick Faugeras</i>	7

POÉTIQUE DE LA PRÉSENCE ENTRETIEN

Dissociation, intégration et structure.....	15
<i>La multiplicité des lieux, un outil indispensable pour la clinique des psychoses – L'ambiance – Das Benommenheit (l'engourdissement) – La fonction moins un – Le transfert et l'objet a – L'instant de voir – Psychose hystérique, schizophrénie et psychose de façade</i>	
Chemins et paysage.....	31
<i>Le désirant, le désiré, le désirable – La pathologie – Les anges gardiens – Les constellations – Le rythme – Le corps en apparition – Travailler le milieu – L'hétérogénéité – Être dans le même paysage – L'art de la conversation – L'ambiance – La connivence</i>	
Les concepts comme relation clinique continuée.....	49
<i>La fonction scribe – Le singulier – L'analyse du savoir – Le Sujet, le Savoir, le Sexe – L'entre – Disponibilité et vigilance – La sympathie et l'empathie – La bonne distance – Les résistances – La métapsychologie</i>	

Éviter le pire.....	66
<i>La psychothérapie – Le rythme – L'élan retenu – La boîte à outils – Le transpassible – Les microévénements – La structure – Le zéro absolu – Le forclusif – Le discortantiel – Le point de structure – La « fonction La Borde »</i>	
La Borde : un lieu pratique.....	78
<i>« Le collectif, c'est moi » – La structure – L'autogestion – La fonction de direction – Les réunions interservices – Les grenouilles – Les cloisonnements – La survie – Une ambiance – Le « Peachum » – L'extermination camouflée – Saint-Alban – Des hommes et des lieux – Le GTPSI – Le hasard</i>	
La vivencia.....	98
<i>La création – La machine Singer, le professeur Nimbus et le chat – Rorschach – Des types de résonance intime – Lulu – L'intégration de la mort – La technocratie – Le projet – La formation – L'aliénation sociale – L'expérience – Le silence – Les kairos flottants – Le point de recentrement – L'oubli – Le zéro absolu – Les limites – Reconstituer le corps – Une « greffe d'espace du dire »</i>	
« Ça prête à conséquence » : la boîte à outils.....	126
<i>Le sérieux – Le rythme – La mise en forme – Le morcellement – La dissociation – L'acting out – Le sens – Traiter « l'aliénation » – La rencontre – Le point d'horreur – Le semblant – L'aliénation – La loi – Le langage – Le narcissisme originaire – La fonction présidentielle</i>	
Hasard et vérité.....	163
<i>Kierkegaard – Gide – Lacan – Ajuriaguerra – Toquelles – Ey – Foucault – Deligny... – Suivre une ligne, tenir une position</i>	
Répertoire des auteurs cités	
<i>Patrick Faugeras</i>	185
L'arrière-pays. Autobiographie impressionniste.....	233
Publications de Jean Oury.....	247
Publications de Patrick Faugeras.....	249

Patrick Faugeras

Introduction
Le précaire et l'aléatoire

Il est des existences, plus que d'autres, ou différemment, qui nous laissent entendre sonner leur pas, sur le chemin qu'elles empruntent, d'une façon tout à fait affirmée, sans pour autant qu'elles adoptent une cadence militaire ou qu'elles dissimulent derrière cette détermination, le hasard qui les guide. Il nous est difficile d'accepter, malgré ce que la clinique et la vie nous enseignent, l'idée que ceci puisse aussi être cela, tant notre monde semble tenir, tant nous semblons assignés, à des identités arrêtées.

Il serait inutile et redondant, dans cette introduction, de présenter Jean Oury, cela a été fait si souvent, quelquefois brillamment, et puis le cours de nos entretiens, ici publiés, laisse suffisamment transparaître à travers l'explicitation de son travail théorique et clinique, l'homme qui marche. Mais ce qui risque de surprendre, un jeune lecteur par exemple, c'est à la fois cet engagement de tous les instants, sans répit, jour et nuit pourrait-on dire, dont Jean Oury fait montre dans un exercice que l'on ne peut simplement dire professionnel tant il engage existentiellement. Mais c'est aussi cette capacité permanente, à chaque rencontre, quelle qu'en soit sa nature, strictement clinique – mais comment en délimiter les bords ? –, savante ou amicale, à se livrer à un

travail de recomposition, d'articulation ou plutôt de création, où les idées et les concepts se trouvent nouvellement agencés, ouvrant à des perspectives inattendues. Telle semble être la tâche qu'il s'est donnée, ou plutôt l'idée qu'il s'est faite de son travail : trouver à partir d'une disparité un point d'équilibre, quelque peu précaire et aléatoire, mais non point arbitraire, à partir duquel viendront au jour, de part et d'autre et quelle que soit la direction du regard, des chemins jusqu'alors inconnus. C'est à un travail harassant que Jean Oury se livre – mais pourrait-il en être autrement ? –, car chaque reconstruction n'est pas qu'épreuve de la pensée, ou de son endurance, mais ré-interrogation du sens d'une présence, de sa présence.

La question fondamentale, à toujours se poser, dit-il : « Qu'est-ce que je fous là ? » n'attend pas une réponse qui serait uniquement circonstancielle, conjoncturelle ; elle touche à des dimensions existentielle et ontologique. Mais, en s'exposant ainsi à ce travail permanent de reconstruction, de création, peut-être Jean Oury nous indique-t-il une voie à suivre afin, cliniquement, de pouvoir se tenir, au sens fort du terme, à côté de ces existences que la psychose a défaites. Peut-être nous invite-t-il à penser que la clinique, toute clinique, est plus affaire de bords, d'entours, que d'en face, parce que, notamment, le sujet ne peut être dissocié du monde qui le constitue ou qui l'accueille. Le travail de création auquel s'applique Jean Oury serait alors un travail sur les entours, façon la plus appropriée de laisser au sujet en détresse la liberté de trouver les appuis, dès lors essentiels, qui lui sont nécessaires. Les entours sont multiples et illimités, de même que les façons de les travailler. Mais il faut continuer, malgré tout.

Bien sûr, un certain nombre de concepts ou de notions, que l'on ne peut simplement ravalier au rang de faire-valoir de la pensée, et que Jean Oury énumère au cours de notre entretien, reviennent avec insistance dans ses propos et constituent ce qu'il appelle sa boîte à outils. On peut imaginer que ces concepts et les problématiques qui les ensèrent, outre leur précision et quelquefois leur tranchant, ont aussi pour fonction de protéger, de maintenir, de défendre la condition de possibilité de la pensée contre toute tentative d'arraisonnement. C'est du moins ainsi, me semble-t-il, que Jean Oury procède avec les concepts : en leur découvrant une profondeur inattendue ou une parenté encore

inavouée, parfois même insoupçonnable, il les rend à leur fraîcheur initiale, avant même que ne s'use leur fil sur le banc des écoles, ou qu'ils ne soient soumis au seul règne de l'utile. Mais on pourrait aussi imaginer, à l'instar de cette poignée de cliniques qui autrefois auraient pu se créer en réseau, qu'il s'agit d'une constellation de concepts servant d'abord à ne pas perdre le nord, quelques points fixes, pourtant en constante définition, à partir desquels tracer des chemins hypothétiques. Ou bien on pourrait encore imaginer, suivant Épicure, que ces concepts sont comme une pluie d'atomes, tombant parallèlement dans le vide, avant que ne survienne une déviation infinitésimale, le clinamen, et qu'un atome en heurte un autre provoquant un carambolage, un agrégat, un monde. Quoi qu'il en soit, quelques points, dont la course, de façon inopinée, légèrement s'infléchit, sont à l'origine de mondes où l'avancée vers ces lieux de rencontre improbables auxquels la psychose invite et appelle, devient alors envisageable. Car ne nous y trompons pas, ces conjonctions aléatoires et assurées ne sont point de simples exercices de la pensée, elles sont la réponse clinique à ce qu'exige la psychose, en premier lieu, de se situer face à l'énigme qu'une présence en échec ne cesse de poser. Il s'agit d'être là.

Lorsque des existences se défont ou sont défaites, en défaut d'Un et d'Autre, que le moi est en miettes, que la souffrance tord les visages et rigidifie les corps, il s'agit d'être là, ni trop près ni trop loin, à la bonne distance, possible destinataire d'une lettre sans adresse. Le travail de la pensée, lorsque le réel de la psychose vient le susciter, le traverser, le trouver, est donc d'abord ce qui permet de se tenir dans l'attente, mais une attente vigilante et laborieuse, attentive à la moindre inflexion, occupée à établir des liaisons ou à faire un vrai travail de reprisage. Il se peut que l'on s'aperçoive que la psychose invite à penser, invitation à laquelle la théorie seule ne pourra jamais répondre, car pour penser, c'est-à-dire dresser des échafaudages plus ou moins précaires mais appelés de toute façon à disparaître, il faut qu'il y ait une parole, il faut qu'il y ait du corps. La clinique des psychoses exige qu'il y ait du corps, au sens d'un engagement au lieu d'une neutralité bienveillante, d'un parti pris au lieu d'une pseudo-objectivité, d'une implication subjective au lieu d'un rôle ; il faut que s'y reconnaisse quelque chose d'essentiel. « Être humain, c'est mutuel », écrit un poète. Ce qui ne veut point dire

pour autant se perdre dans les mirages de l'identification ou se fondre dans l'illusion de l'empathie, pas plus que de se perdre dans des protocoles compassionnels, mais cela veut plutôt dire oser s'avancer vers l'autre sans pour autant rompre l'asymétrie nécessaire au travail clinique, avancer d'un pas à la fois libre et retenu, s'approcher avec pudeur mais s'approcher tout de même.

Au-delà ou en deçà de ses élaborations conceptuelles, de sa fabrique de sens ou de ses constructions cliniques, on peut, dans l'entrechoc des termes, des concepts, des champs, entendre, pour peu que l'oreille s'y prête, quelques éclats poétiques qu'un rapprochement insolite soudain suscite. Ces éclats ne sont pas voulus, peut-être même pas attendus, il ne sont pas non plus dictés par un quelconque souci esthétique, soucieux d'un effet, mais ils sont ce qui scelle une véritable rencontre avec l'autre. On pourrait dire que la psychothérapie institutionnelle, c'est la mise en œuvre des conditions de possibilité de la création, cette place laissée au hasard de la rencontre, des mots comme des êtres, non point par jeu spéculatif mais par libre jeu où des signifiants s'accolent selon leur humeur vagabonde et ordonnée à la fois. Outre ces éclats et comme leur condition, le rythme. La psychose, lorsqu'elle n'est pas pur refus, est arythmique, ou plutôt, au mieux, elle règle son pas sur l'un ou sur l'Autre. L'institution, elle, lorsqu'elle ne va pas ou lorsqu'elle va trop bien, confond rythme et mesure. On pourrait dire, en paraphrasant Henry Maldiney lorsqu'il évoque la psychose, qu'appelées en présence, psychose et institution se convoquent en représentation. Le rythme est ce qui détermine et se détermine d'une forme de présence au monde, ce qui fait que l'on est accordé au monde, non pas encordé.

Avec Jean Oury, il y a peu, face au palais des Papes, nous parlions amicalement de l'aléatoire qui avait présidé à nos existences respectives et qui avait probablement suscité ce sentiment de précarité qui concerne l'existence de toutes choses, y compris l'existence elle-même, mais aussi comme un envers, cet assentiment à la vie, à ce qui arrive, qui assure d'un bon pas. La pensée s'en trouve infléchie et l'étonnement, qui n'est point pour autant surprise, invite celle-là à se tourner toujours vers les commencements. Sinon quelques agrafes qui la tiennent au réel, la pensée de Jean Oury semble, à partir d'un originaire relativement indéfini, se livrer à un travail constant de recomposition, à

la fois s'assurant d'une prise tout en laissant déclorer ce qui l'attendait pour apparaître. C'est que ce commencement recèle, encore mêlées, indistinctes, les conditions de son émergence, que le travail de la pensée va se charger de transformer en « instant du monde », comme dit un autre poète. Dire encore ce qui répond à l'appel de la pensée laisse une trace, mouvante, et détermine une forme de présence, poétique, ouverte au monde.

Il serait donc vain de vouloir approcher la pensée de Jean Oury comme s'il s'agissait d'une positivité extravertie, une théorie, une problématique en relief en quelque sorte, alors qu'au-delà du foisonnement des notions et des concepts essentiellement chargés de bouleverser ciel et terre, la pensée qui se dessine, si elle a l'ondoyance d'une trace sur le sable, laisse une trace tout de même. La pensée de Jean Oury est une pensée risquée qui invente et maintient, au-devant d'elle, l'inachèvement dont elle se constitue, et qui souvent, trop largement avancée, laisse en son ressac des linéaments de pensée, invisibles autrement que gardés ou retenus. Pourtant cela s'inscrit. Et comme si la théorie était chargée de préparer le terrain à l'exercice de la pensée, celle-ci, différemment du travail du concept, se produit semble-t-il, d'un retrait ou d'une retenue ; un événement en creux en quelque sorte. Il n'est pas aisé d'imaginer que la pensée, par ses répétitions et ses reprises, œuvre ainsi au dépassement de ce qu'elle garde par-devers elle et qui la meut. Comme si la pensée chargée de faire apparaître un monde qui ne serait encore qu'un rêve, « non encore expulsé du non-être... », devait aussi préserver, abriter ce qui est en attente d'exister.

Au-delà ou en deçà donc d'une certaine consistance théorique, par son inachèvement ou sa retenue, le propos de Jean Oury laisse une chance à la pensée, laisse une chance au lecteur ou à l'auditeur de dire, suivant son propre chemin, ce qui reste à dire.

Une infinité de chemins mènent à cet ombilic, cet en dehors, où le sens prend sa source et assure sa consistance, sans qu'aucun critère ne permette de décider de quel côté la vérité devrait basculer. Touchant au bord de l'indifférencié, de l'énigme, la parole peut naître à nouveau.

Poétique de la présence
Entretien

Dissociation, intégration et structure

... Par exemple, on suit une schizophrène, une vraie schizophrène – il y en a des vraies, il y en a des fausses – avec, naturellement, cela n'empêche pas, un passé horrible, un père plus ou moins incestueux, une mère qui veut tout comprendre, tout faire. Elle est là depuis plusieurs années maintenant, elle est extrêmement dissociée, une dissociation florissante. Elle apprend le japonais, notamment, des choses de cet ordre, et elle a fait du théâtre. Elle jouait bien sur scène, mais elle était alors complètement disloquée. Elle a été, pendant un certain temps, hospitalisée à l'hôpital de jour dans un des pavillons que nous avons à Blois.

La Borde a donc une pratique de secteur ?

Officiellement, il y a 107 malades qui sont hospitalisés ici, à temps plein, et 130, 140 qui le sont sur Blois, dans trois pavillons et dans des appartements. Ce n'est pas remboursé, pourtant ça nécessite beaucoup de travail. Dans un des pavillons, justement, il manquait quelqu'un qui pourrait y rester jour et nuit. On ne trouvait pas, ça s'est dégradé jusqu'à ce qu'il y ait une invasion de puces – ça fait partie de la psychose –, une armée de puces. Il a fallu faire des grands voyages, c'est dangereux les puces. Cela a déclenché une atmosphère un peu bizarre.

Cette patiente n'a plus voulu s'y rendre, non à cause des puces mais à cause de l'ambiance qui se dégradait. Pourtant c'est un beau lieu, il y a un grand jardin en plein centre de Blois. Elle a donc été réhospitalisée.

Mais les appartements dans Blois, c'est une création récente ?

Ils existent depuis toujours. C'est Lecarpentier¹, qui était assez isolé, mais qui s'est servi des Croix-Marine comme d'un cheval de Troie, comme le préconisait Tosquelles, pour mettre en place tous ces appartements, sans aucun soutien. Mais cela nécessite un travail relationnel important sur la ville de Blois. Heureusement, nous avons de bons rapports avec le maire. Il est président de la commission administrative de l'hôpital général, il a beaucoup de pouvoir. Lors de la réunion des associations culturelles, le 28 février dernier à Blois, à laquelle ont participé 600 personnes, le maire est resté toute la journée. Avec Lucien Martin², ils ont même réussi à l'interviewer pendant 45 minutes. Tout cela peut paraître des calculs bien sordides, ou je ne sais quoi, mais c'est l'arrière-fond, c'est ce qui constitue le paysage. Le petit groupe de ceux qui restent sur Blois se réunit régulièrement, et Christophe Du Fontbarré³ y fait un travail énorme : il a relancé une revue, *La Gazette*, qui était en veille depuis sept ans.

La patiente en question s'y rend régulièrement. Ça compte beaucoup. Elle y rencontre des gens qui viennent d'autres cliniques. Elle essaye d'intégrer quelque chose. Il faut un maintien. Je demande à Lucien Martin de créer un réseau sur Blois, un système de points de référence, les patients continuant à venir régulièrement à La Borde. Ça peut aider la jeune femme en question à accepter de retourner à Blois, mais sous condition, car elle a bien senti une dégradation de la structure, les puces aidant.

Cette personne fait du théâtre, elle apprend le japonais – pourquoi pas ? – à Blois ; elle est très contente de venir ici, très régulièrement, alors qu'à Blois, elle s'enfermait dans sa chambre, l'ambiance n'y était plus, le nombre de personnes avait diminué. Elle est suivie

1. Psychiatre à La Borde.

2. Enseignant à Blois, animateur notamment des *Cahiers pédagogiques*, sa route a croisé celle de Jean Oury dans les années 1970 et il n'a cessé, dès lors, d'articuler les thématiques de la psychothérapie institutionnelle (l'institution, le collectif...) avec sa pratique de pédagogue, « le collège et la clinique », comme il le dit lui-même. Il est étroitement associé à plusieurs projets concernant ou émanant de la clinique de La Borde.

3. Psychiatre à La Borde.

très régulièrement, chaque jour, le matin, par Danielle Roulot⁴. Et moi je la vois un peu comme ça, je l'ai vue avant que tu ne passes, et puis je la revois ce soir une minute, parce que je me suis aperçu qu'elle ne prenait pas ses neuroleptiques. Il faut lui en donner un tout petit peu, mais pas beaucoup, pas trop. Je les lui donne à 6 h et demie. Je lui dis : « Je vous attends ce soir. » Elle a joué au théâtre samedi, mais elle était disloquée, elle avait des idées du genre : « Je ne suis pas belle, je suis déformée », des sortes de dysmorphophobies. Ça va très loin. Et puis sa mère a fait toute une histoire parce qu'elle s'est coupé les cheveux, par exemple.

Lorsqu'il y a dissociation, il faut des plages solides quand même. Elle vient régulièrement, elle est très consciencieuse. Mais dans le milieu institutionnel, il y a des personnes qui tendent et tentent de la déstabiliser en lui racontant un peu n'importe quoi.

Ce dont je viens de parler, ce milieu institutionnel – j'ai désormais horreur du mot institutionnel, j'en ai marre de tous ces mots –, dans ce milieu institutionnel, où est la neutralité ? Il y a eu des stimulations perverses de la part d'informatrices, pour détruire, tout simplement. C'est dangereux. Ça l'a dissociée davantage. Il a fallu que je prenne une position. Et là, il ne s'agit pas de réel, de vérité et compagnie. Il a fallu que je prenne une position, on peut dire, une position franche et floue à la fois. « Qu'est-ce que c'est que ces histoires ? » Mais elle n'est pas en état d'en parler. Surtout que du côté de la mère, on n'est pas loin de l'*Opus Dei*, c'est quelque chose de cet ordre. Elle était souvent sollicitée par ça, sa mère aidant. C'est un drôle de milieu.

Mais est-ce que tu veux dire, par exemple, que cette personne-là peut se sentir particulièrement dissociée si, au niveau de l'articulation de ces différentes structures, ça ne fonctionne pas, ou ça fonctionne mal ?

Oui. Elle est extrêmement sensible au niveau de l'intégration et de la dissociation de l'entourage, pour prendre un terme vrai, mais très concret. Quand elle était à Blois, ça allait jusqu'à : « Est-ce que dans le

4. On trouvera en fin de volume un index des auteurs cités par Jean Oury tout au long de cet entretien. Toutefois, lorsqu'un auteur est simplement évoqué, il pourra faire l'objet d'une note en bas de page.

jardin, on s'occupe bien des fleurs ? Est-ce qu'on a cueilli les cerises ? Et le mur avec le voisin où ça en est ? Et dans votre chambre, qui vient vous voir ? Et qui fait le petit-déjeuner le matin ? Et les livres qu'on a rangés ? Qui s'occupe de la bibliothèque ? » Des choses de ce genre. Et si tout cela disparaît, c'est sa structure qui devient floue, elle est obligée de revenir ici.

Or là, quand même, elle ne peut pas être ailleurs. Elle a fait des progrès, sauf depuis les puces, et le manque d'ambiance dans le pavillon de Blois. Actuellement, on constate une rechute, du fait de sa dissociation du corps, qui n'est pas que morcelé, mais qui est un corps dans tous les sens. C'est en rapport avec des phénomènes de cet ordre. Le groupe se défaisait, il se créait des microgroupes, de la grégarité, à tous les niveaux possibles.

Alors quelle est l'importance théorique ou clinique de ces différents lieux et de leur articulation par rapport à la clinique... ?

C'est par rapport à ce qu'on appelle administrativement « hôpital de jour », ça ne veut rien dire.

Ça c'est la dénomination officielle.

On a eu des difficultés avec les administratifs parce que, pour les administratifs, un hôpital de jour, à Paris par exemple, ça ne doit pas faire partie de l'hôpital, il faut que ce soit à l'extérieur. Ce qui n'a plus aucun sens. Il a fallu imposer que ça se passe ici. Ils ont dit qu'il fallait un lieu particulier. Pourquoi pas ? On a donc utilisé la salle de spectacle, on a fait des plans inclinés pour ça. « Où est l'hôpital de jour ? – Là-bas. » Mais en réalité les gens viennent, et ils viennent très régulièrement, nombreux. Mais on n'a que 15 places pour 140 personnes. Les gens viennent alternativement, il y en a qui ne viennent pas, c'est sûr qu'il y a de la sédimentation.

Mais ils viennent pourquoi ? Ils viennent pour voir leurs copains. Forcément, ils ont vécu ici, ils voient leurs copains, ils voient le médecin, officiellement, comme ça, mais ils viennent surtout pour l'ambiance, voir les copains, puis ils repartent.

Et toi, tu dirais que la multiplicité des lieux est un outil nécessaire, essentiel, pour la clinique des psychoses ?

À tel point que je dis, y compris dans les réunions hebdomadaires que je fais depuis cent sept ans, à propos de l'hôpital de jour : « Mais qu'est-ce que ça peut faire, lorsqu'ils viennent passer ici la journée, qu'ils dorment ici ou à Blois, quelle est la différence ? »

Il y a beaucoup de gens ici, mais qu'on ne voit pas. Il faut lutter sans arrêt, ici même, contre ce qu'on appelle avec Bonnafé, la sédimentation. Il y a bien 20 ou 30 personnes qu'il faut aller chercher dans les chambres, etc. Il y en a qui ne viennent pas. C'est sûr qu'il y a de la sédimentation. Or à l'hôpital de jour, ils sont plus présents ici que ceux-là.

Mais les gens viennent de Blois, à l'hôpital de jour, pour participer à tout ce qui se passe ici. Parfois ils viennent passer une journée ou une heure, mais il y a toujours un point de repère. Ça ne relève pas de cette fausse définition de l'entrée et de la sortie. Jean Ayme disait : « L'entrée, la sortie, c'est une bande de Möebius », on ne sait pas si on est dedans ou dehors ! Tout ça c'est de l'administratif, ce que la bureaucratie essaye de rétablir en situant ailleurs l'hôpital de jour. L'hôpital de jour étant, dans ce cas-là, matérialisé dans la tête des administratifs comme un lieu qui n'est pas les appartements, mais un lieu de rassemblement, comme cela a été fait dans le 13^e arrondissement de Paris.

Dans un cas comme celui dont je parle, on voit bien que même très, très isolée et schizophrène, dans son retrait autistique, elle est extrêmement sensible à tout ce qui se passe au point d'investissement, et si elle ne veut plus y être – j'avais prévu qu'elle ne voudrait plus y rester –, c'est parce qu'il y a un désinvestissement de quelque chose, de l'ordre de l'ambiance, au pavillon de Blois où elle était. Elle a demandé à revenir ici. Et je lui redemandais encore hier : « Vous voulez y retourner ? – Non, répondit-elle, non, je veux rester ici. » C'est une rechute, dit-on, mais non, c'est autre chose, ce qui est malade là-dedans, ce n'est pas elle, c'est la structure de Blois qui n'est pas satisfaisante, il n'y a pas une ambiance suffisante. Ce qui est malade, si on veut parler de maladie, c'est plutôt au niveau de l'ambiance que ça se situe. Elle en subit le contre-effet. Elle est extrêmement sensible à l'ambiance, comme tous les schizophrènes peuvent l'être.

Un mot sur l'ambiance ?

Il faut d'abord évoquer les problèmes de traduction d'une expression de Bleuler – reprise par un phénoménologue qui s'appelle Berze, un terme de la phénoménologie allemande qui est très bien repris par Jakob Wyrsch dans son livre *La personne du schizophrène*. L'expression que le traducteur souligne bien est la suivante : les schizophrènes sont dans la *Benommenheit* ; ils sont comme « engourdis ». Si on cherche la traduction de *Benommenheit*, on trouve « abrutissement ». C'est embêtant de dire qu'un schizophrène est abruti. Lopez Ibor, que j'aime beaucoup, traduit par *embrutecimiento*, abrutissement. J'en parlais avec une schizophrène que je reçois très régulièrement, très intelligente, elle est allemande d'origine. Pendant plusieurs années, elle ne voulait pas du tout parler l'allemand, mais c'est aujourd'hui dépassé. Je lui demande parfois des détails de traduction, et je lui ai demandé : « Comment traduiriez-vous *Benommenheit* ? – Je ne sais pas », répondit-elle, mais elle le savait. On regarde ensemble dans le dictionnaire, il était écrit : abrutissement. Elle ne voulait pas le dire, parce qu'elle était dans le *Benommenheit*. On en rit tous les deux maintenant. C'est à propos de cette patiente que j'évoquais ces histoires d'influence. Elle me demande parfois : « Vous croyez à ce que je dis ? – Bien sûr que j'y crois, pourquoi ne vous croirais-je pas ? – Ah bon ! » Puis au bout d'un moment, elle me dit : « Mais vous en êtes convaincu ? – Pas du tout. » Ça la fait rire. C'est un bon contact, et c'est sur ce fond que je lui demande la traduction de mots allemands. Il est sûr qu'elle savait que la traduction était abrutissement, mais elle ne voulait pas le dire.

Après avoir revu avec une autre personne la traduction, je lui ai dit : « Il ne faut pas traduire par abrutissement, mais par engourdissement. » Les schizophrènes ont l'air complètement ailleurs, préoccupés, accaparés, pourrait-on dire. Comme s'ils étaient totalement ailleurs, mais en même temps, c'est souligné par Berze, il y a – je ne sais plus comment on le dit en allemand – une préoccupation pulsionnelle, comme celle des paranoïdes. Ils sont tellement préoccupés que, vu de l'extérieur, ils paraissent amoindris. J'ai l'exemple extraordinaire d'un monsieur, véritablement schizophrène, « abruti », qui se balade complètement ahuri. En principe, il ne vient jamais aux réunions. Le lundi, il me croise et me dit : « N'oubliez

pas, mercredi de 11 h à midi, il y a la réunion ! », mais il ne vient pas. C'est comme s'il y avait une hypervigilance sur un fond « d'abrutissement », c'est cela la *Benommenheit*, c'est ce que voulaient dire Berze et Bleuler, et c'est ce qui est difficile, on dirait qu'ils sont « abrutis », mais ils ne le sont pas.

La personne dont je parlais tout à l'heure vient me voir : « Pourquoi faire ? – Je veux jouer du piano. – Allez jouer du piano, c'est ouvert. Vous jouez quoi ? » Pendant longtemps, elle jouait *La pathétique* de Beethoven. Elle s'arrêtait à la quatrième page. Au bout d'un an, je lui ai demandé : « Et la cinquième page ? » Elle m'a répondu : « Pas encore. » Maintenant elle fait autre chose, elle fait du jazz. Nous avons un contact extraordinaire. Par exemple, elle est retournée en Allemagne. Avec ses parents, ils sont allés sur le Bodensee, dans un petit village allemand. Et en rentrant elle m'a dit : « Je n'ai plus rien, ça va. » Je lui réponds : « Ça valait le coup d'aller au Bodensee ! » Au bout de quinze jours, elle rechute. Ce qui lui fait beaucoup de bien, n'en déplaît aux campagnes actuelles⁵, ce sont les packs. Elle dit : « C'est extraordinaire, dans le pack, je me réchauffe très vite. C'est tous les jeudis. Et puis il y a là-bas deux filles très bien avec qui je parle. » Elle vit seule dans son appartement à Blois. Trois ou quatre jours par semaine, elle vient me voir. Nous avons une conversation élégante. Elle est suivie, un petit peu, par le docteur Pierre Couturier⁶, qui est différent, très différent de moi. Il est bien plus réservé. C'est un organiste, un claveciniste de très haut niveau. Elle le sait. De plus, c'est lui qui prescrit. Si ça ne va pas, on demande à Couturier, et s'il n'est pas là, on attend. Il y a donc une prise en charge multiple. Et puis elle connaît beaucoup de gens. Pendant un certain temps, pour venir ici, elle ne voulait pas prendre ce qu'on appelle la « chauffe », c'est-à-dire le « Trafic », le petit car, parce que dans le car, il y avait plein d'hallucinations, plein de choses de cet ordre.

5. Allusion aux attaques virulentes dont la pratique du packing fait l'objet, à travers notamment le professeur Pierre Delion, de la part d'associations de parents qui semblent ainsi convertir leur souffrance en agressivité dirigée, cela va de soi, contre les psychiatres les plus respectueux et les plus respectables.

6. Psychiatre à la clinique de La Borde.